

ROMAIN VERGER
Écrit du ban du monde
suivi de
Est-ce de la chair enfin...

Écrit du ban du monde

Demain, j'irai à la mer

rien n'empêchera le départ
de m'échouer dans la mer
et l'*aller*
d'*aller à la mer*

avec ou sans moi
l'un suturant l'autre.

Déjà

la croissance du noir
dénudait la ville

balnéaire sans saison.

Dans la nuit, la machine s'ébroue,
m'avale et m'emporte.

Une torsion de l'air, un peu de sang sur la vitre,
brossé par le vent

des moucheron

a m o r t i r le choc de l'homme à la mer.

La gare de triage se ramifie dans le noir, m'étire,
me disperse, m'aiguille.

Passée la gare de triage, le chat de sept heures cinq
crevé par le flanc n'en finit pas de maigrir, n'en finit
pas de durer. J'ai froid dans sa fourrure avec ma
langue caillée dans son corps.

Mes cheveux encollés sur le papier qui sert de fond
à des écrits obscènes, gravés sur du skaï.

Les milliers de voitures Peugeot de l'usine, empi-
lées, enfilées comme des perles de couleur sur le rail,
la mousse qui crépite dans ma banquette éventrée
dont je retroussé discrètement les lèvres et en tire le
long et maigre fil

des conversations mortes.

Tous ces mots qui n'en finissent pas de meubler
de me meubler

ameubler les mots
attendrir leur viande sur mon dos

pour s'en venger ?

Déplacer un meuble une pelletée de sable sec

retourner un rocher et s'ouvre un océan

écrire qui se vide à son tour

avec retard

.ça de gagné. .ça de perdu.

Et c'est déjà peut-être bien la mer, celle du ban du monde, ce long et maigre fil d'eau stagnant que déroule et dévide mon train, arrachant comme une croûte le paysage bordé de petits pavillons comateux derrière la vitre griffée au cutter.

Tirant le fil... il en sort des goémons, des crabes qui détalent en pinçant l'air, de tout petits poissons qui se nichent entre les orteils, des bigorneaux qui brusquement rétractent leur muscle et se collent à la peau comme des sangsues, des grappes noires, des brumes de frai insaisissables

des cadavres.

Tirant toujours... le long et maigre fil ne tarit pas de fleuves, de prédictions issues du murmure des entrailles, de courants chauds, de broderies phosphorescentes, de corps, de coupures, le flux retrouvé des mots dans la nasse du temps échoué au fond des âges, la chaîne des lignages, des filiations inouïes, une table d'abondance

rite du jouir.

Et reviennent quelques rêves sauvés du voyage :

À quelques pas de mon séjour, l'horaire des marées varie considérablement, indique un quotidien trempé, oublié sur le siège.

Je suis employé comme fusible à la centrale E.D.F., mes pieds de métal ancrés dans la petite bande de mer empoisonneuse, pour le grand court-circuit, l'ultime secousse de l'électrocution.

Des trains express croisent des cargos de marchandises, les directs, les semi-directs, les omnibus. Chaque train qui passe m'arrache quelque chose que me rend le suivant, en guenilles. Nu, j'attends le déraillement, le grand choc frontal des machines lancées à toute allure par moi.

C'est peut-être un quai. C'est peut-être une plage. Un homme étendu sur le ventre enfonce son sexe dans le sol et féconde la terre de son sperme. Une femme assise nue remue du sable entre ses lèvres. Une toile mime les torsions d'une mer sans châssis et la rive du quai prend tout à coup l'eau

qui retire marine, baigneurs et voyageurs.

J'apprends que la mer est pleine dans la chambre d'enfant. La mienne se remplira plus tard. Et même, quand la mer est basse dans le grenier, elle est déjà haute dans ma chambre

et il est prévu qu'on m'y étouffe ce soir.

Pour l'heure, la mer s'est retirée entièrement sous le lit, alors je marche, découvrant des trésors oubliés: petits trous, narines de la terre émerveillée.

Respire, me dit la mer circule dans mes courants
aspire le peu d'eau qui reste.

Puis des mouvements, des chaînes ou des courroies m'agrippent aux pieds, et me tirent par la portière, dans la nuit.

Je me suis réveillé

arrêté net

la machine est arrêtée.

Je regarde la portion de campagne arrêtée de mon siège
par la fenêtre qui taillade le champ bleu.

La petite grille située dans le faux plafond
annonce qu'il faut débarrasser les restes d'un noyé

nettoyer la vitre de la voiture de tête

actionner les bras des balais-glace dans l'épais
fleuve rouge

baisser les marche-pieds

accueillir la bête.

Terminus.

Le soleil s'est enfin levé sur la Dalle

après des heures à me fendre la nuit, blanchissant
les barres du Val

les paraboles: petits soleils de poche, fièrement
dressés aux balcons.

Ce tout architectural, qui n'a rien du tranchant
urbain ni des tissus naturels, ressemble étrangement
aux mots

grands corps-debout à une face, exsangues,
émasculés

tours juxtaposées formes angulaires subordonnées
panneaux carrelés mal coordonnés disjoints.

*Phares
phrases
désertés.*



Est-ce de la chair enfin...

Une figure émerge d'un océan orange, biffée, prise dans le fond qui est sa matière, son sang délayé par le monde alentour, passé, du rouge à l'orange, silhouette imperceptible qui peine et dont le seul effort consiste à soutenir la ligne brisée qui la distingue du fond et voudrait l'en arracher.

*

La ligne de ses bras départage l'espace en un dessus et un dessous. Sombre dessus, nuit calleuse, amassée jour après jour, noir de mars brossé, dressé à la côte. Sédiment que rien ne pénétrera, ne traversera.

Au-dessous, au beau milieu du buste, l'aréole élargie en nombril et le nombril en bouche, engloutit goulûment l'air protéiné.

*

Ce n'est pas le mouvement qui épuise mais son échec constamment répété, recouvert, stratifiant la surface en gestes à exhumer, préhistoires incises dans la trame du présent.

*

L'archéologue fouille, déterre le jour, met la terre en bouche. Moi, j'enfouis, j'enterre, vouant chacun de mes gestes à la nuit. Alors ma nuit entre dans une autre nuit, elle la saisit et s'y unit avec violence. Emmitouflé dans la toile, j'étouffe la nuit d'un autre.

*

Peindre est une activité de pure perte. Perdre, séminalement parlant, couper, griffer la peau humide et le sang aussitôt coule.

Il n'est pas de monde plus vascularisé qu'une toile à laquelle on donne, couche après couche, un épiderme dans lequel on taille et on se fraye sa vie.

Toujours gâcher de grandes quantités de peinture pour perdre ce qui n'a pas été jugé digne de demeurer, son informe toujours plus informe. Passer dessus, par-dessus, le disperser dans la mer acrylique, se perdre.

*

Je suis toujours partagé entre la figuration et le paysage. Trancher est une erreur. Mieux vaut s'étaler la terre dessus, ou s'étaler à perte de portée.

*

*Écrire peindre
faire face au dos des choses
paysage improbable
montagne
ossuaire
nuage
ou mer
qui se vide à son tour
dans l'écrit la peinture.*

*

Un peu de rouge à terre, parmi le bleu vorace. Tombé du ciel ou qui sourd de la terre, un peu de rouge penché vacille.

*

La peinture parfois pue. Mélangeant trop de couleurs ou trop longtemps, triturant, pétrissant incessamment la pâte, voilà que le couteau dans le liant s'enfonce mollement dans mes boyaux.

*

Étal de travers, de longues, d'échines et de palettes. Paysage où le corps s'étale et danse, nu parmi les nues mauves et roses.

*

Est-ce de la chair enfin qui devant moi se lève péniblement de la toile, un rideau de fer qui s'écoule et déborde sur le sol ou tout simplement moi, debout, tremblant les décombres.

Romain Verger

Poète et plasticien, Romain Verger est né en 1972. Il a publié dans plusieurs revues (notamment *Le Nouveau Recueil*, *Passage d'encre*, *Friches*), une plaquette, *Blanche par-dessus la mer* (éditions Contre-allées), ainsi qu'un recueil, *Premiers dons de la pierre*, qui vient de paraître aux éditions L'improviste. *Onirocosmos*, un essai sur Henri Michaux, paraîtra prochainement aux éditions PSN.

On peut découvrir ses peintures sur son site personnel: rverger.com.